

Liberté

Mauriac fraternel

André Belleau

Volume 2, numéro 1, janvier–février 1960

URI : id.erudit.org/iderudit/59696ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1960). Mauriac fraternel. *Liberté*, 2(1), 56–57.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Mauriac fraternel

On a pu observer chez nous, ces temps derniers, un regain d'intérêt à l'endroit de Mauriac. Il n'y a pas si longtemps (avant la guerre), ses oeuvres eurent un effet considérable, quoique avec un peu de retard, semble-t-il; nos amis qui ont quarante-cinq ans aujourd'hui se souviennent de les avoir découvertes: ce fut pour plusieurs, m'a-t-on dit, leur première rencontre d'un art VRAI. Pour mes camarades, par contre, c'est-à-dire ceux-là qui ont eu vingt ans quelques années après la dernière guerre, Mauriac fait figure lointaine... Déjà! Le rythme de nos découvertes est si rapide (parce qu'emprunté, peut-être) que je me demande ce que pensent aujourd'hui de Bernanos, Koestler, Malraux, Eluard, les vingt ans et les moins de vingt ans.

Aussi faut-il dire que c'est à l'homme beaucoup plus qu'à l'oeuvre que ce renouveau d'intérêt s'adresse. Et c'est d'abord affaire de circonstances: interviews à la télévision, crises politiques françaises. Pourtant, à la faveur de ces circonstances, un Mauriac inconnu s'est révélé à nous. Un vieil homme, plus attentif jusque là à son propre drame qu'à celui du monde où nous vivons, prenait position, s'engageait. Un chrétien, plus préoccupé, paraît-il, du péché de la chair que du sort de l'homme menacé d'extermination, dénonçait la torture et les bourreaux. Ainsi que l'écrivait Fernand Ouellette ici même (LIBERTE 59, no 3, mai-juin 1959): *"C'est face à l'homme humilié et torturé que Mauriac est le plus inspiré... Que les peuples chrétiens, souvent persécutés, soient devenus bourreaux, voilà le grand scandale... Chose certaine, Mauriac a pris, aujourd'hui, la relève du Bernanos témoin, et sa gloire n'en sera que plus vivante"*.

Avec les *Mémoires intérieures*¹, Mauriac ferme un instant la fenêtre qu'il venait d'ouvrir sur l'Histoire. Il redevient "attentif à lui-même": *"Je pourchasse de livre en livre, dans les études que j'écris, l'ombre de ce que je fus..."* Mauriac a choisi de se livrer par ce qu'il a laissé de lui-même dans "les lectures de toute une vie". Il se refuse à une approche plus directe par réaction contre une soi-disant exigence contemporaine de dévoilement total, corps et âme mis à nu, qu'il prétend venir de Freud, laquelle l'obligerait, en toute conscience, à parler de ceux-là qui sont morts: *"A la source de nous-même, il n'y a pas nous-même, mais le fourmillement d'une race... Dormez en paix. Je ne parlerai pas de moi, pour ne pas me condamner à parler de vous"*.

Rien n'est moins actuel que ce livre. Un vieillard, avant de mourir, nous fait des confidences, à voix basse, sur les livres qu'il a aimés et dont plusieurs n'éveillent plus guère de résonances en nous. Je parle ici en homme de ma génération, cette génération pour laquelle Camus et Koestler ont compté plus que Maurice de

¹ Flammarion, 1959; 260 p. avec un index.

Guérin et Benjamin Constant. Peut-être sommes-nous inexcusables de ne pas mieux connaître Maurice de Guérin et Benjamin Constant². Quoi qu'il en soit, la large ouverture sur le monde dont témoigne, ces dernières années, la vie de Mauriac ne nous fait pas oublier que ses romans semblent bien peu recréer l'univers qui est le nôtre. Je ne prétends pas, par ailleurs, que cela leur enlève leur prix. Il ne s'agit pas ici de valeur littéraire. Il s'agit d'être ou de ne pas être de son temps.

Or ce livre est admirable. Admirable malgré tout et au-delà de tout. Malgré certaines attitudes un peu sommaires qui tiennent à la fois de la conviction profonde et d'une distance que rien ne doit pouvoir combler: à l'égard de Freud, de la jeune littérature (Beckett et Bataille), du nouveau roman (Robbe-Grillet, Butor). Malgré un certain sentimentalisme que l'on dénote, par exemple, au sujet de la poésie en général, de Nerval en particulier, — ce qu'en dit Mauriac est un peu court —, et des ancêtres: "*Je demeurerai cette part de vous-mêmes toujours exposée au monde*". Malgré Henri de Régnier et Abel Hermant! Malgré des choses comme ceci: "*Une seule fois, je me souviens d'avoir franchi le seuil de Max Jacob, rue Gabrielle. Quelle horreur m'inspira cette chambre... Si je n'ai pas appartenu à la bohème des lettres, si je demeurai du côté des enfants sages... Grandeur et misère de Montmartre! Je l'ai fui...*" Et encore... "*J'aurais dû mourir en 1932.*"

Car il se produit ici quelque chose d'un peu étrange. On a l'impression que Mauriac, en se détournant un instant des "bavardages des petites sociétés finies" pour rouvrir ses livres aux pages jaunies, retrouve peut-être l'essentiel. Pour lui comme pour nous. Au fond, ce n'est pas de Constant, de Daniel Defoe, de Hawthorne, des *Provinciales* qu'il parle, mais, au travers d'eux, de l'homme, de ce qu'il croit être sa noblesse, sa faute, son salut. De la mort aussi, soleil de la jeunesse et de la vieillesse. Et sa voix un peu voilée, grave et chaude, tendue par l'affleurement d'une vie intérieure miraculeusement préservée et par l'attente de la mort, a un accent inimitable. On ne s'y trompe pas. C'est cet accent unique qui rend si belles les pages consacrées à la musique, à Baudelaire défendu contre les entreprises dessicatives de Sartre, à Gide dont il dit: "*Il a préféré à tout sa souillure, mais en niant d'abord qu'elle fût souillure*".

Je ne sais rien de plus émouvant que ce livre. Mauriac nous élève avec lui. Voilà pourquoi sa voix est fraternelle. Peut-être saurions-nous le retrouver, cet accent, si nous avions la charité.

Cet homme ennoblit tout ce qu'il touche. André BELLEAU.

² Peut-être, après tout, plusieurs d'entre nous les connaissent-ils bien. Si oui, je suis mal renseigné et on aura raison de me reprocher mon inculture.